

January 1737

Réflexions préliminaires sur le goût des traductions

Etienne de Silhouette

Follow this and additional works at: http://scholarworks.umass.edu/french_translators

Silhouette, Etienne de, "Réflexions préliminaires sur le goût des traductions" (1737). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. 90.

http://scholarworks.umass.edu/french_translators/90

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature Program at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

[Silhouette, Etienne de, trans.] Essais sur la critique et sur l'homme, par M. Pope. Ouvrages traduits de l'Anglois en François. Nouvelle Edition. A Londres [n.p.]. M DCC XXXVII.

BNF YK-525

Epigraph on title page :

But where's the Man -----

Blest with a Taste exact, yet unconfined;

A Knowledge both of Books and Human Kind?

Mais où est l'homme d'un gout exact sans être borné, qui connoit également les livres & les hommes ?

Essai sur la Critique

[While not the first edition of Silhouette's translation, this edition marks first appearance of Silhouette's major theoretical preface, written in response to the abbé du Resnel.]

"Reflexions préliminaires du traducteur sur le goût des traductions" (complete text)

//3// Je crois ne pouvoir mieux faire que de puiser* dans une préface de M. De Turreil, qui pour me servir des termes de l'Editeur du recueil de ses œuvres, n'est presque qu'un tissu de ce que les plus excellens Critiques de l'Antiquité ont dit de meilleur sur la traduction, sur l'éloquence, &c. Peu fait pour l'esclavage, l'esprit de M. de Turreil avoit dans ses premières traductions tellement secoué le joug & pris l'essor, qu'à peine pouvoit-on reconnoître le modele dans la Copie. Il revint de ce goût, retoucha ses traductions & s'attacha exactement à son texte, sans jamais se permettre ni retranchement, ni addition. Fidele par tout au sens, il ne l'est guères moins à la lettre; il s'en approche le plus près qu'il peut, & ne manque point d'en prendre les tours, les figures, le nombre même & la cadence toutes les fois que le génie de nôtre langue le comporte. C'est qu'il jugeoit qu'un interprete ne sçauroit trop se conformer à son original; qu'écrivant principalement pour les personnes qui ignorent les langues sçavantes, il doit par son travail //4// suppléer aux lumieres qu'elles n'ont pas, leur présenter son Auteur tel qu'il est, enfin les mettre à portée d'en connoître le fort & le foible, de sorte qu'elles soient en état de prononcer également sur ce qu'il y a de mauvais comme sur ce qu'il y a de bon.

C'est de la préface de l'éditeur que je tire ces témoignages qui renferment plusieurs traits sur le goût des traductions. Elle a eu l'admiration de tous les vraies connoisseurs, & l'on convient que c'est un ouvrage des plus parfaits dans son genre. Mais voyons la maniere dont M. de Turreil expose lui même les idées qu'il s'étoit faites enfin de la grande fidélité qu'exige la traduction. J'ai cru, dit l'éditeur, que peut-être le Public seroit bien aise de sçavoir ce qu'un excellent Auteur qui avoit passé toute sa vie à traduire, pensoit dans ses derniers jours sur la traduction. Ce jugement doit être de poids,

* Quoique je ne cite pas toujours dans le cours de cet Ecrit, soit M. de Turreil, soit son éditeur, toutes les fois que j'en emprunte les expressions, soit d'autres sources où j'ai puisé; il suffit que j'en prévienne icy le lecteur. Il n'y a que ceux qui cachent leur larcin à qui on doive faire reproche d'être plagiaires.

si l'on trouve, comme il le dit, dans celle des harangues d'Eschine & de Démosthène sur la Couronne, par où M. de Turreil a terminé ses travaux, une éloquence mâle & saine que le tems a mûrie, que l'exercice a fortifiée, & que de longues réflexions sur les regles & sur les modeles ont portée à sa perfection.

“Toute paraphrase, dit M. de Turreil, déguise le texte ; loin de présenter l'image qu'elle promet, elle peint moitié de fantaisie, moitié d'après un Original, d'où se forme un je-ne-sçai-quoi de monstrueux qui n'est ni Original, ni Copie. Cependant un traducteur n'est proprement qu'un Peintre qui s'assujétit à copier. Or tout Copiste qui dérange seulement les traits, ou qui les façonne à sa mode commet une infidélité. Il peche dans le principe & va contre son propre plan: faute de sçavoir qu'il a tout fait, s'il atrape la ressemblance; & qu'il ne fait rien, s'il la manque. Moi donc, comme simple traducteur, j'ai mon modele, & je ne puis assez m'y conformer ; que j'étende ou que j'amplifie ce qu'il serre ou ce qu'il abrege, que je le charge d'ornemens lorsqu'il se néglige, //5// que j'en ternisse les beautés, ou que j'en couvre les défauts, qu'enfin le caractere de mon auteur quel qu'il soit, ne se retrouve point dans les paroles que je lui prête ; ce n'est plus lui, c'est moy que je présente. Je trompe sous le nom de truchement; je ne traduis point, je produis.

C'est donc dans la fidélité & dans l'exactitude que consiste principalement l'essence de la traduction, semblable en ce point à l'histoire. L'une raporte les pensées ainsi que l'autre raporte les faits, & il est aussi peu permis d'en altérer les circonstances que le fonds. Les changer, c'est faire injustice à son Héros ou à son Auteur, & encore plus à ce dernier: Car il n'est guères d'Auteurs, il n'en est peut-être point qui ne préférât d'être traduit fidèlement, comme il n'est guères de traducteurs qui ne préférassent de traduire librement, c'est à dire, en se donnant la permission d'altérer l'original. L'exactitude est un assujétissement pénible & peu glorieux.

Il faut avoir traduit pour sentir tout le poids d'un si dur travail. Quel tourment de ne prendre la plume que pour la conduire au gré d'une imagination étrangere; c'est s'asservir à ne rien penser, à ne rien dire de son chef, & s'annéantir en quelque façon pour se reproduire sous la forme d'autrui. A cette gesne perpétuelle se joint la différence des langues; elle vous embarrasse toujours, & souvent vous désespere. Vous sentez que le génie particulier de l'une est souvent contraire au génie de l'autre, & qu'il périt presque toujours dans une version: De sorte que l'on a justement comparé le commun des traductions à un revers de Tapisserie qui tout au plus retient les linéamens grossiers des figures finies que le beau côté représente.

C'est ce qu'on peut dire avec justice des traductions qui sont trop littérales, car il est des excès en tout, & l'art consiste à les éviter. Il faut quelque fois sçavoir secouer à propos le joug d'un [sic] sujétion outrée; mais qu'il est difficile de prescrire les bornes d'une timidité judicieuse & d'une heureuse hardiesse! //6// Assujéti fidèlement à la qualité des pensées & des figures qui caractérisent un Auteur, un habile traducteur tâche de les retracer; il ne s'astreint point à la nécessité de rendre mot pour mot, mais de tous les mots il en conserve & l'espece & la force. Il ne les compte point, mais il les pèse. Il ne perd jamais de vue ce premier devoir, de faire ressembler la copie à l'original, & s'il se donne des libertés ce n'est que pour y parvenir; il se transforme en celui qu'il traduit le plus qu'il peut, il tache de se revêtir de ses sentimens & de ses passions, afin d'être copiste sans le paroître. Il doit reprimer cette complaisance intérieure qui ne cesse de nous ramener à nous, & de ramener tout au goût de notre nation & de notre tems, en sorte qu'au lieu de se faire à l'image des autres, on les fait à la sienne. C'est pour n'avoir point

reprimé ce vice qui a son principe dans la présomption du cœur, & qui est toujours accompagné de fatuité ou de suffisance, qu'un traducteur des Voyages de Gulliver a cru devoir les enjoliver par des gentillesses de sa façon, & les a si parfaitement défigurés qu'il est impossible d'y retrouver le caractère ingénieux, singulier & original du Docteur Swift; ce qui a donné aux Anglois de croire que cette prétendue traduction a été faite par une personne qui n'entendoit point leur langage. C'est là le genre d'ouvrage dont M. De Turreil dit, que c'est *un je-ne-sçai-quoy de monstrueux qui n'est ni Original ni Copie*.

Il suffit d'avoir examiné quelle est la source de ce vice, pour n'être plus surpris de ce qui se trouve dans la lettre 47^e des *observations* sur les Ecrits modernes, *qu'il est permis de remplacer les idées outrées, les détails bas, les comparaisons forcées ou triviales, par des choses plus justes & plus nobles*. On a finement critiqué les premières traductions de M. de Turreil, (traductions que cet auteur reforma dans la suite) en disant qu'il avoit voulu donner de l'esprit à Démosthène. Il eut néanmoins des partisans qui jugèrent que ses infidélités tournoient à l'avantage de l'original, & qui soutinrent qu'il avoit eu raison de le rectifier //7// en quelques endroits, & de lui prêter des beautés en plusieurs autres. Ces éloges outrés qui auroient perdu pour jamais un homme médiocre, ne l'éblouirent point. Il les désavoua hautement, & protesta qu'il les regardoit comme la plus cruelle censure que l'on put faire de son ouvrage.

D'ailleurs, par la même raison qu'un auteur s'est trompé en croyant juste & noble ce qui ne l'étoit pas, un traducteur peut également s'abuser sur ses propres idées. Les personnes qui sur des choses de goût et de sentiment pensent par eux-mêmes, sans se laisser aveuglément guider par le ton décisif de quelqu'homme hardi qui prendra sur lui le rôle de l'ancien **Aristarque* (lorsqu'il ne joue que celui du moderne *Scioppius*) varient extraordinairement dans leurs opinions. Ce qui paroît à l'un naturel & sublime, paroît à l'autre trivial & forcé. M. l'*observateur*, par exemple, trouve obscure cette comparaison qui est dans l'Essay [sic] sur l'homme, & par conséquent il l'auroit changée : *L'homme ainsi que la vigne a besoin de support, & la force qu'il acquiert vient de l'embrassement qu'il y donne* : C'est une pensée que d'autres personnes trouvent claire, noble, juste, & qu'ils regretteroient si on l'avoit ôtée ou remplacée. Il n'y a rien de si incertain que les jugemens humains, d'où il est naturel de conclure que si on adoptoit tous les changemens qui seroient faits par plusieurs traducteurs, plus ils auroient d'esprit & de goût ou présueroient d'en avoir, plus on courroit le risque de perdre les traits les plus frapans de l'original.

//8// Tous les changemens que l'on fait dans une traduction libre sont particulièrement fondés sur cette maxime, *qu'il faut toujours faire parler dans nôtre langue, les auteurs étrangers, comme il est à croire qu'ils auroient parlé eux mêmes*. Il y a quelque chose d'antérieur aux expressions, ce sont les idées; & cette maxime ne sauroit tout au plus être juste qu'autant qu'on la restreint au choix des expressions qu'eut fait un

* Le nom d'Aristarque, fameux critique de l'antiquité est très connu. Celui de Scioppius quoique fort moderne l'est beaucoup moins. C'étoit un homme qui attaquoit tout à tort & à travers ; il n'étoit cependant point entièrement dépourvu d'un certain esprit & d'un certain sçavoir. Mr. De Thou l'apelloit un Chien mâlin.

† Si l'on trouve que doner un embrassement, n'est point une expression d'usage, on peut lachanger. L'homme ainsi que la vigne a besoin de support ; ainsi qu'elle, il tire la force que le soutient de l'objet qu'il embrasse. Un Sep de vigne qui ne seroit point soutenu, ramperoit : Cette allusion donne une juste image de la foiblesse de l'homme dénué de l'apuy qu'il trouve dans la Société ; la force qu'il acquiert vient des objets aux quels il s'attache.

auteur pour exprimer ses idées, & qu'on ne l'étend point aux idées qu'il exprime; elles doivent différer suivant la diversité des mœurs, des usages, des coutumes, &c. Tel auteur qui écrit dans sa propre langue pour ses compatriotes eût pensé différemment s'il eût écrit dans une autre langue, pour une autre nation. Cela me rapelle un argument que l'on a fait contre un endroit de l'Essay sur la Critique. On attaque en forme, je répondrai de même. *Si M. Pope eût écrit en françois, je suis bien sûr qu'il se seroit autrement exprimé.* Puisqu'on en est bien sûr, TRANSEAT. *Cela est donc mal traduit*, je nie la conséquence. Le passage dont il est question est relatif au mécanisme de la poësie Angloise, tout-à-fait différent de celui de la poësie Française. Si M. Pope eût écrit en François pour les François, on auroit vraisemblablement rencontré dans son Essay sur la critique un caractere des mauvais vers François, à la place de celui qu'il donne des mauvais vers Anglois: Ce ne sont que les Anglois, ou que ceux qui connoissent à fonds leur poësie, qui peuvent juger si M. Pope s'est bien exprimé. Quoique j'aie bien senti que pour tout autre cette pensée seroit obscure, j'ai du cependant, en traducteur fidele, la rendre telle qu'elle étoit; & c'est uniquement pour mettre le lecteur en état de l'entendre, que j'ai donné dans la préface une idée de la poësie Angloise. C'est l'endroit de cet Essay le plus obscur pour les François, & peut-être le seul qui le soit: cependant on dit en le rapportant, que c'est un *Echantillon* qu'on leve *au hazard*. Je ne veux pas revoquer en doute la bonne foy de ce Critique.

//9// “Il ne faut pas, *dit M. de Turreil*, que les mœurs, les usages, les coutumes, les cérémonies, les jeux, les loix entièrement dissemblables des nôtres nous éfarouchent. On s'y doit apivoiser sur peine de perdre tout ce que l'on peut gagner dans le commerce de la belle antiquité. Nous ne pouvons entendre ni goûter les anciens Auteurs, qu'à mesure que nous nous transportons au lieu de la scène. Et l'on peut appliquer à ce propos, ce que Plaute dit plaisamment dans le prologue d'une de ses Comédies. *La Scène est à Epidame, ville de Macédoine ; allez-y, Messieurs, & y demeurés tant que la piece durera.*”

Une traduction ne doit jamais déguiser le goût & le caractere des ouvrages d'une nation; elle est imparfaite si elle ne met le lecteur en état de les connoître & d'en juger. Que le lecteur aussi se ressouvienne, que l'on ne sçauroit juger d'un tableau qu'on ne l'envisage dans son jour, & de son point de vue. La traduction de ces Essais demande qu'on se transporte quelquefois d'esprit en Angleterre pour certaines idées, expressions & comparaisons dont la délicatesse d'un goût trop raffiné condamne la singularité, ou qu'elle exclut de parmi nous aux dépens de la force & du vray. On auroit tort d'en faire une objection contre l'ouvrage. Chaque Nation a ses mœurs, & un lecteur judicieux ne perd jamais cette observation de vue.

« Il y a bien des personnes (*dit le Journal des Sçavans, Avril 1736*) qui souhaiteroient que toutes les traductions fussent d'après l'idée et les principes que M.D.S. vient de nous exposer. Ils voudroient que ces Copies ressemblassent autant qu'il est possible à leurs originaux, & qu'on y conservât à chaque auteur son air propre & naturel, & jusqu'à ses défauts même. Chercher à le franciser, c'est l'altérer & le changer. L'eut-on embelli, on l'a défiguré. On est auteur, & bon auteur si vous voulés, mais enfin on n'est pas traducteur, & il falloit l'être. Nous avouons que cet air étranger, conservé dans une traduction française, pourroit blesser quelques //10// lecteurs ; mais pour l'homme d'esprit, pour le Philosophe exempt de ces préjugés qui bornent l'homme vulgaire à sa nation, c'est un spectacle bien agréable que cette prodigieuse diversité que la différence

des pays & des siècles met entre les esprits ; & quand même il ne goûteroit pas ces nouvelles manières de penser, de sentir, de s'exprimer, il seroit toujours charmé de les connoître.

La Prose est beaucoup plus propre que la Poésie à rendre avec exactitude le sens entier de l'auteur que l'on traduit. C'est une des raisons qui m'ont engagé à traduire en prose ces Essais de M. Pope. D'ailleurs l'entreprise étoit plus proportionnée à mes forces & à mon loisir.

La prose à la vérité ne peut donner qu'une image imparfaite de la poésie. « Il y a dans Horace (dit Mylord Roscommon) une certaine sérénité, pour ainsi dire, une clarté, une harmonie qui coule avec une grace que la prose ne peut rendre : elle dégrade ses pensées ; elle ne montre que l'étoffe, & non le talent de l'ouvrier. Moy, qui me suis depuis plus de vingt ans attaché à son service, à peine puis-je dans cet habillement reconnoître mon ancien maître ? *Elle a une certaine démarche grave, posée, qui ne sauroit guères s'élever de terre : Comment pourroit-elle donc représenter la poésie qui n'est belle qu'autant qu'elle prend un essor impétueux & rapide, & quelle nous enlève pour ainsi dire au dessus de nous-mêmes ?* L'illustre Magistrat, M. B ** [Bouhier], de qui j'emprunte ces dernières expressions vient de nous faire voir par sa traduction envers du Poème de Pétrone sur la guerre Civile, que l'on peut triompher avec succès de l'assujétissement du génie de notre langue & celui de notre poésie ; qu'on peut quelquefois trouver des tours & des expressions équivalentes aux originaux, & mettre son esprit au degré de chaleur qu'avoit le Poète même.

Mais que ces exemples sont rares ! Peut-être même que tous les Poèmes ne sont pas susceptibles d'une bonne traduction en vers français. Pour un qui réussit, mille échouent. Lorsqu'on //11// ne trouve point dans une traduction envers *cet essor impétueux & rapide qui nous enlève pour ainsi dire au dessus de nous-mêmes*, le Traducteur fait sa critique, en faisant l'éloge de la poésie. Ou pourquoy même en faire l'éloge, si l'on ne prétend qu'à *la simplicité, à la précision, & à la clarté*, si l'on croit *qu'il n'est question que de raisonner, non de peindre ?* En ce cas, une prose soutenue est préférable à une poésie qui devient languissante. Il me semble donc que quelquefois une traduction en prose devient préférable à une traduction en vers: il faut sans doute préférer celle-cy pour les Poèmes où *la plupart des pensées recevant tout leur lustre des ornemens de la poésie, perdent, lorsqu'on les en dépouille ce qu'elles paroissent avoir de sublime & de frappant.* Mais lorsque la poésie est sublime, & que les pensées, indépendamment de son secours, le sont aussi par elles mêmes; ou il faut réunir ce double sublime, ou si la concision de l'auteur ne permet pas d'y atteindre, il vaut mieux ce me semble sacrifier celui des vers à celui de la pensée. Alors la prose peut emprunter les beautés de la poésie. On doit alors permettre à un traducteur *des figures élevées & hardies, des tours vifs & énergiques*, de n'être point scrupuleux observateur de *cet arrangement trop compassé qu'exige la prose ordinaire, & d'adopter ce tour pressé de la poésie, qui est plus indépendant des liaisons & moins asservi aux contraintes de la construction.* Il faut qu'une prose qui rend des vers, soit une prose poétique, & que ne pouvant marcher du même pas que la poésie, elle l'imite & la suive d'aussi près qu'il est possible; qu'elle en imite même, quoy qu'elle ne le puisse l'imiter que de loin, l'harmonie; car la prose a ses nombres & sa cadence; cadence plus libre, plus aisée, plus variée, mais trop simple, moins agréable, fort au dessous de l'élévation de celle des vers où elle est beaucoup plus marquée & plus sensible. C'est l'effet de la régularité de leurs rimes & de leurs nombre de syllabes, joug qu'on ne

sçauroit secouer sans détruire la poésie Française.

//12// Il y a beaucoup d'art à imiter, soit en vers ou en prose, l'harmonie de son original. La vraie règle de l'harmonie est que le mouvement de la cadence exprime doublement l'idée que les paroles exprimoient déjà. Quoiqu'en vers soient d'un nombre égal de syllabes, ils ne laissent pas que d'être susceptibles d'une grande variété de cadence par le choix des mots dont l'assemblage forme des vers nerveux ou coulans, une poésie légère ou majestueuse, badine ou sérieuse, &c. L'harmonie ne sçauroit à la vérité y être aussi variée que dans les vers Grecs & Latins, où il n'y a que la valeur & non le nombre des syllabes qui soit fixe, & où il y a un plus grand nombre d'inversions ; sources de variété. La poésie Angloise est aussi beaucoup plus variée que la Française soit par sa cadence, soit par ses inversions. Il faut même observer que comme le genre de ces diverses poésies ne correspond point à celui de la nôtre, nos vers ne peuvent en rendre l'harmonie qu'imparfaitement : Ce n'est jamais qu'une imitation. Si on ne peut en prose en approcher d'aussi près qu'en vers, on est aussi moins exposé à de grands écarts ; on y trouve rarement, ce qui se trouve souvent dans les traductions en vers, une harmonie qui précisément le caractère de celle de l'original. La prose n'en peut donner qu'une esquisse, la poésie en marque les traits plus fortement, & par cette raison même elle est plus exposée à les défigurer.

Soit que l'on traduise en prose ou en vers, la première obligation est de bien considérer quel est le génie & le caractère de son auteur, de le bien prendre, & de le représenter conforme à lui-même. Par exemple un Homère sec en François, un Pindare plat, un Hérodote concis, un Thucydide diffus, un Isocrate véhément, un Démosthène doux présenteroient des Écrivains travestis, qui n'auroient rien de commun que le nom avec les originaux Grecs.

Le style de M. Pope, sur tout dans l'Essay sur l'homme, est extrêmement concis ; jamais Poète n'a été plus avare en paroles //13// & plus libéral en sens. La moindre paraphrase énerve sa vigueur, lâche & dissout pour ainsi dire un corps entièrement solide & serré.

Lorsqu'un auteur se pare des fleurs de la poésie, il donne presque toujours dans un style un peu diffus, qui donne au traducteur l'espace de se retourner & de substituer à des ornemens, d'autres ornemens équivalens, sans qu'il trahisse le caractère de son original. Mais lorsqu'un Auteur réunit aux grâces de la poésie une précision qui n'admet aucun mot qui puisse se supprimer ; comme ils sont tous nécessaires, on n'en peut retrancher sans travestir le caractère concis du Poète : Les équivalens ne peuvent que rarement correspondre à sa précision, ils émoussent sa vigueur, ou changent son caractère ; & quelquefois tous les deux ensemble. Quelques exemples en feront juger. Je n'en veux d'autre que les premiers vers de l'Essay sur l'homme, où il me semble que pour peu que l'on approfondisse ce que M. Pope a dit, on trouvera qu'il s'est exprimé d'une manière tout-à-fait sublime.

Awake! my St. John! leave all meaner Things
To low Ambition, and the Pride of Kings.
Let us (since Life can little more supply
Than just to look about us, and to die)
Expatriate free, o'er all this Scene of Man, &c.

“Réveillés vous, mon cher Bolingbroke : laissés toutes les petites choses à la basse ambition & à l'orgueil des Rois: Puisque tout ce que la vie peut nous donner, se borne presque à regarder au tour de nous & à mourir, parcourons cette Scene de l'Homme, &c.”

Sors de l'enchantement, Milord, laisse au vulgaire
 Le séduisant espoir d'un bien imaginaire.
 Fui le faste des cours, les honneurs, les plaisirs;
 //14// Ils ne méritent point de fixer tes désirs.
 Est-ce à toy de grossir cette foule importune
 Qui court auprès des Rois encenser la fortune?
 Vien, un plus grand objet, des soins plus importants,
 Doivent de notre vie occuper les instans.
 Ce grand objet c'est l'Homme, &c.

M. Pope ne dit point laisse *au Vulgaire* ; il dit, laisse à *l'ambition & à l'orgueil des Rois* : TOUTES les petites choses, ces quatre mots disent plus que les cinq vers où l'on en fait le détail. Ce détail d'ailleurs ne correspond point à l'idée du poëte Anglois, car il entend par petites choses cellesmême qui sont l'objet de l'ambition & de l'orgueil des Rois, & non pas les soins d'un courtisan. Milord Bolingbroke ne l'étoit plus depuis longtems, & le poëte lui auroit à ce sujet dit fort improprement *de sortir de l'enchantement*.

L'homme ne peut pas porter la vue fort loin au delà de lui même ; sa vie d'ailleurs est si courte : c'est ce qui fait dire à M. Pope que *tout ce que la vie peut nous donner se borne presque à regarder autour de nous & à mourir*. On ne trouve dans la traduction en vers d'autre équivalent pour cette belle pensée que ces expressions, *les instans de notre vie*.

Le sublime ainsi que le sens & la concision de l'original me paroissent noyés dans la paraphrase. Ce que le traducteur dit est fort bon, mais ce n'est point M. Pope. On y trouvera un Poëte François, mais je n'y retrouve les expressions *ni du Poëte ni du philosophe Anglois*.

Il y a plusieurs autres endroits dans la traduction de ces deux Essais en vers qui me paroissent susceptibles de critique, mais je manquerois de candeur envers un auteur dont j'honore les talens, si je ne déclarois point que j'en ai aussi trouvé plusieurs rendus heureusement. Ces endroits heureux me font juger qu'il auroit également bien réussi par tout, si le génie de notre langue & de notre poësie l'avoient permis ; & qu'il eut eu d'autres principes //15// sur la fidélité avec laquelle on doit traduire ; c'est-à-dire, de ne point chercher à rapprocher son auteur du goût François, dont je ne discute point les prérogatives, mais qui certainement est étranger dans un ouvrage Anglois.

Au reste, deux traductions d'un goût tout-à-fait différent peuvent avoir chacune leur utilité. Si l'extreme concision de l'auteur Anglois ne permet pas qu'on puisse le traduire en vers sans le déguiser, j'avoue d'un autre côté que la prose ne rend qu'imparfaitement ses vers. Il s'ensuit, ce que je suis fort éloigné de nier, que quelque traduction que l'on en fasse, sur tout de l'Essay sur l'homme, elle ne sçauroit être qu'inférieure à l'original. Rien même ne me confirme plus dans cette opinion que la traduction de M. l'Abbé du Resnel ; & si cette réflexion venoit d'un homme de reputation

en fait de littérature, ceneseroit point lui faire un compliment indifférent.

Je ne me suis proposé dans ces traductions que de rendre fidèlement les pensées de M. Pope. Il m'a paru qu'elles pourroient tirer assés de beauté de leur propre fonds, pour pouvoir palire à ceux qui ne sont point en état de pouvoir les lire dans l'Anglois embellies par une poësie sublime. Le Public doit à l'impression que la beauté de ces pensées a faite sur mon esprit, la publication de ces traductions que je n'avois d'abord entreprises qu'en vue d'apprendre l'Anglois. Les revisions par lesquelles elles ont passé, me donnent l'assurance de dire qu'elles sont aussi exactes que des traductions peuvent l'être. Je ne me suis permis *ni retranchement, ni addition*. J'ai suivi *la lettre d'aussi près qu'il m'a été possible*; peut-être même que trop rempli de l'original Anglois, je l'aurai quelquefois suivi *plus que le génie de notre langue ne le comporte*. J'ai taché d'en imiter *les tours & les figures*, & lorsque je n'ai point conservé les mêmes mots, j'en ai conservé, autant que je l'ai pu, *l'espece & la force*. Je crois que ce qui pourra paroître obscur dans ma traduction, le paroîtroit également au lecteur, s'il pouvoit lire l'original //16// Anglois. Cette obscurité vient souvent d'une précision & d'une profondeur de pensées qui sont particulieres à M. Pope, & qui font même une des plus grandes beautés de son Essay sur l'homme. Ce n'est point un Livre pour les esprits paresseux: On ne peut le lire qu'on ne se donne la peine de penser & de réfléchir. Je présume que présentant au lecteur, tout ce que j'ai moy-même trouvé dans l'original, hormis les graces de la diction & de la poësie, il est aussi capable que je puis l'être de creuser & d'aprofondir; & j'ajoute que surement les réflexions qu'il fera, lui plairont plus que celles que j'aurois pu faire. Je n'ai point voulu courir le risque de noyer un texte intéressant dans un commentaire indifférent. [fin]